

Ébauche de la question du deuil dans le rapport du mythe à la structure et à la cure.

À partir du tableau mis en place par Jacques Lacan dans le séminaire sur la relation d'objet¹, je voudrais questionner les différentes catégories du *manque d'objet* : castration - privation, essentiellement dans le rapport du mythe à la structure et à la cure, articulé à la question du deuil.

Soulignons d'emblée la disparité radicale du sujet et de l'objet, disparité dévoilée dans l'étymologie même, l'objet, *objectum* : ce qui est placé devant, le sujet, substantivation neutre du latin classique, *subjectus* : soumis, assujetti, ce qui est placé dessous – disparité de structure, irréductible, mise à jour dans le tableau de J. Lacan, le *manque d'objet* "comme définissant la structure de l'organisation objectale à ses différents étages dans le sujet" :

- au niveau de la chaîne symbolique fondée par la pulsion de mort qui lui préexiste et qui lui échappe ;
- au niveau de la frustration vécue imaginativement comme dommage ;
- mais aussi dans le réel, c'est-à-dire hors du sujet dont l'évocation implique la symbolisation.

L'objet donc n'entre en fonction que par rapport au manque : l'objet "adéquat", "harmonieux" qui complèterait le sujet n'est que pur fantasme.

L'objet premier, celui de la mère, est perdu de toujours : ce ne sera qu'un objet re-trouvé, marqué du premier style de l'objet mais discordant par rapport à l'objet recherché.

Le sujet n'est pas seul : c'est du dehors qu'intervient un élément qui va remanier la structure rétroactivement, selon les

¹ J. Lacan, Séminaire *La Relation d'objet*, p. 269.

temps logiques d'anticipation et d'après-coup et va modifier la réalité psychique du sujet.

En quoi le manque d'objet de la castration est-il de l'ordre de la *dette symbolique*? En quoi le manque d'objet de la privation est-il un *trou réel*? Comment s'articulent castration et privation dans leur rapport au phallus : imaginaire et symbolique?

Le *phallus* : mot emprunté au latin *phallus* qui désignait la représentation du membre viril porté dans les fêtes de Bacchus.

Le mot latin est repris au grec *phallos* lui-même rarement employé avec son sens le plus ancien "de pénis en érection", presque toujours ce terme désigne une représentation matérielle du pénis érigé notamment pour les fêtes de Dionysos.

L'usage du phallus en français répond pour l'essentiel aux mêmes valeurs symboliques qu'en grec et en latin. Il désigne la représentation du pénis en érection.

Lacan définit le phallus comme le signifiant du manque constituant la condition structurale du désir.

Un absent dans le tableau : le père symbolique qui n'est pas représenté.

En quoi peut-on dire que le père symbolique est une construction élaborée dans l'après-coup dans la logique de la dialectique œdipienne?

Tenter de soutenir que la question du deuil et du mythe du meurtre du père est articulée aux catégories de la "castration" et de la "privation", telle qu'ils se posent dans le rapport du mythe à la structure et dans la cure? La castration n'est pas réelle, nous dit Lacan : l'objet est imaginaire, non réel.

Par contre, le manque d'objet est de l'ordre de la dette symbolique.

La dette : étymologie, *debitum* : ce qui est dû, est le participe passé neutre substantivé de *debere* (devoir). Elle peut s'entendre comme châtiment : payer pour le crime commis ou bien comme ce que l'on doit parce qu'on l'a reçu et qu'il faut le rendre.

Les deux significations sont liées, me semble-t-il. La dette symbolique est liée au don (symbolique) : elle n'en est que l'envers. Pour le névrosé, elle est toujours liée au père.

La castration est surtout dans l'œuvre de Freud : elle joue dans le sujet, sous la forme d'une action portant sur un objet imaginaire : le phallus.

Le mot castration exprime bien une privation de jouissance : privation qui ouvre au désir.

L'enfant doit faire le deuil d'une position phallique qui tenterait de compléter le manque maternel : lorsque l'enfant répond à l'appel de la mère pré-œdipienne et qu'il satisfait à sa demande, il la comble et s'identifie à ce qui lui manque : c'est à dire au *phallus imaginaire*.

C'est ainsi qu'accepter la nourriture pourra prendre la forme de réalisation de l'inceste, selon le destin sexualisé de la pulsion : voir, manger, entendre peut déclencher sa jouissance incestueuse.

Mme L, jeune femme boulimique que j'avais rencontrée dans le cadre du CMP, me disait "ne pouvoir s'empêcher de vider régulièrement le réfrigérateur, à n'importe quelle heure du jour et d'engloutir sans plaisir, sans faim, toute nourriture qui lui tomberait sous la main", nourriture indifférenciée qu'elle avalait jusqu'à ce que le dégoût et le mépris d'elle-même mettent une borne à sa jouissance.

Mme L, depuis sa plus tendre enfance, avait été obligée à finir systématiquement son assiette que sa mère, avide de la nourrir, remplissait jusqu'au débordement.

Sujet soumis à la "dévoration maternelle" et à la toute puissance de l'Autre.

Le réel du corps répond de l'inconsistance du symbolique, de l'énigme de la signification du désir de l'Autre maternel.

L'aliénation à la réponse à la demande de l'Autre rencontre une impossibilité, un au-delà du principe de plaisir qui se heurte à la barrière de sa propre satisfaction qui est mortelle : le dégoût (trop de goût?)

Limite que rencontre l'enfant quand l'amour ou plutôt la crainte de la perte d'amour le pousse à satisfaire un désir qui n'est pas le sien.

Le sujet doit faire le deuil du phallus imaginaire qu'il peut représenter pour l'Autre maternel, il a à faire le deuil d'un Autre qui serait tout-puissant, non barré / non castré.

En cela, le père réel "besognant la mère doit vraiment jouer le jeu" pour que le complexe de castration soit vécu pour le sujet. Le père réel a une fonction de père castrateur. Freud convoque le mythe œdipien et il fait un parallélisme avec le totémisme qui aboutit à la loi de l'exogamie : loi qui rend l'inceste impossible.

Le mythe œdipien est exemplaire en ce que c'est, sans le savoir, qu'Œdipe a tué son père et a couché avec sa mère, avec la ferme intention de déjouer la prédiction de l'oracle.

Freud imagine dans un temps mythique la horde primitive : les fils se liguent contre le père qui jouit exclusivement de toutes les femmes.

Le père, mis à mort, est mangé par les fils.

"Tuer, c'est conserver" dit Lacan.

La première identification pour Freud est orale et concerne le père. Elle est née des effets du travail du deuil du père. La mort du père est ainsi présentée comme étant à l'origine.

Manger le père équivaut à s'identifier à lui. Le père est aimé et haï à la fois. Le deuil est d'autant plus difficile et long que le sujet éprouve des sentiments ambivalents envers la personne perdue (Freud, *Deuil et mélancolie*).

Le deuil est l'inverse de la *Verwerfung* (forclusion) : forclusion dont Lacan parle comme "ce qui est rejeté du symbolique et qui reparaît dans le réel". Il s'agit de "l'incorporation" d'un signifiant primordial : celui du père symbolique, le "père mort".

Dans le séminaire *La Logique du fantasme*, Lacan l'évoque ainsi : "le meurtre du père imaginaire, père tout puissant, interdicteur de la jouissance par la menace de castration, faisant advenir un père symbolique déjà mort depuis toujours" : trou réel, place vide dans la structure, acte qui lie le sujet à la dette du symbolique, dette due au père au regard de la loi de la castration.

Ce mythe du meurtre du père imaginaire ne peut-il se lire dans le fameux "rêve du père mort" de Freud ?

Il s'agit donc du rêve d'un homme qui a soigné son père malade et a beaucoup souffert de sa mort qui fait, peu de temps après cette mort, le rêve absurde suivant : "Son père était à nouveau en vie et lui parlait comme d'habitude, mais (chose étrange) il était mort quand même et ne le savait pas" ¹ et Freud de préciser : "il était mort quand même" "à la suite du vœu du rêveur" et il ne le savait pas, "que le rêveur faisait ce vœu".

Ça se savait en lui, à son insu.

Le fils avait, pendant qu'il soignait son père eu la pensée charitable "que la mort devrait mettre fin à ses souffrances".

Dans le deuil qui avait suivi, inconsciemment, il s'était reproché ce souhait, comme s'il avait eu le pouvoir de raccourcir, par une pensée magique, la vie de son père.

"Plutôt qu'il sache que Je meure, oui, c'est ainsi que Je viens là, là où c'était : qui donc savait que J'étais mort ?" ²

"N'est ce pas autour de l'expérience de la privation [...] que se fomentent et se forge le deuil du père imaginaire ? – c'est à dire d'un père qui serait vraiment quelqu'un." ³

Ne retrouve-t-on pas dans le travail à rebours de la cure cette expérience de la privation, ce moment d'extrême tension pulsionnelle, de jouissance absolue qui cède, moment éprouvant, non sans émoi (émoi : perte du pouvoir) où se révèle l'au-delà de l'œdipe, "la zone où Œdipe s'avance après s'être déchiré les yeux" ⁴, la zone où "au delà du service des biens" ⁵ il cherche son désir. Franchissement de la limite liée à ce risque majeur qui est de ne pas désirer.

Certitude d'une perte irrémédiable dont les effets de deuil ne se liront que dans l'après-coup.

¹ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, p. 366.

² J. Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*. *Écrits*, p. 802.

³ J. Lacan, Séminaire sur "Les buts moraux de la psychanalyse", *l'Éthique de la psychanalyse*, p. 355.

⁴ *Ibidem*, p. 357.

⁵ *Ibidem*, p. 352.